

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Z. d' ALEXIS

Les langues en Valais (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 105-113

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les langues en Valais ¹

(Suite.)

L'histoire intérieure du Valais, pour la seconde moitié du Moyen-Age, n'est qu'une longue lutte entre le peuple, d'une part, l'évêque et l'aristocratie féodale d'autre part. Au commencement du XV^e siècle, cette lutte commença à porter des fruits. André de Gualdo, dit H. Gay, sut comprendre les exigences que le nouvel esprit de la démocratie faisait éclore, en détachant du pouvoir souverain des droits et des privilèges dont il dota libéralement les communautés ; c'était indirectement enrichir les patriotes au dépens de l'élément romand. En 1422, pour la première fois, un allemand revêtit la dignité de Baillif *patriæ Vallesii*. Ce n'était pas un médiocre succès pour le Haut-Valais. Pour la première fois aussi des documents attestent la présence de familles allemandes à Sion.

En 1439, on y élabora un règlement concernant la conduite des bourgeois en cas d'alarme, *quotiescumque pulsabitur ly crifour* ; le crieur dut le publier par la ville *verbo romano et theotonico*.

¹ Voir les *Echos* de février et mars.

La même année un contrat entre les bourgeois et le Chapitre fut lu également dans les deux langues, *pro aliquibus qui romancium non intelligebant*.

Zimmerli fait justement remarquer que cette dernière phrase, ainsi que l'expression romane de *crifour* dans un acte officiel, attestent que le français dominait à Sion dans la première moitié du 15^e siècle. Il en est de même des trois autres districts du centre. En voici la preuve. En 1425, sous l'épiscopat d'André de Gualdo, en une diète tenue à Brigue, les députés des districts allemands eux-mêmes reçurent à Géronde des Carmes de la Province de Toulouse, en vue principalement « de procurer aux dizains de Sierre et de Loèche des confesseurs et prédicateurs français ». (de Bons et Boccard, p. 133).

3. *Quelques témoignages.* — Tous les historiens sans distinction de nationalité, reconnaissent que jusque vers le commencement du XVI^e siècle le roman était la langue des districts de Sion, Sierre et Loèche.

H. Gay : « Jusqu'à la conquête du Bas-Valais, le roman eut Loèche pour frontière ; là commençait le dialecte allemand... Dès les premières années du XV^e siècle, les Carmes de Géronde donnaient aux habitants de Sierre et de Loèche des prédicateurs français. La plupart des évêques et des chanoines qui pendant longtemps furent originaires des pays romands, contribuèrent également à faire prévaloir leur langue. Le roman exerça ainsi une certaine influence jusqu'aux dernières années du XV^e siècle, époque où l'élément germanique remplaça définitivement dans l'ordre politique du pays la prépondérance savoisienne ». *Hist. du Val*. Ire éd. I. 190 sq.

Furrer : « Dans les dizains de Sierre et de Loèche, avant la conquête du Bas-Valais, on parlait le français. Voilà pourquoi la plupart des noms de lieux et de familles sont français. *Encore au XVII^e siècle, on prêchait en*

français dans l'église de St-Pierre à Loèche, et les gens de Salquenen et tous ceux qui parlaient le français dans les environs se rendaient à Loèche pour entendre la parole de Dieu dans leur langue. Une langue ne se perd pas si vite ». (Statistik, vol. II, p. 99).

Seb. Gruter : « Jusque dans la seconde moitié du XV^e siècle, le français était parlé exclusivement dans les dizains de Sion et de Sierre jusqu'à Loèche. Ce fut à la fin de ce siècle seulement qu'avec l'influence grandissante des « Patriotes » allemands, qui disputaient à l'évêque ses droits temporels, la langue allemande se répandit bientôt jusqu'à la Morges ».

Ces citations sont longues ; elles m'ont paru nécessaires pour détruire le préjugé si enraciné, que la limite naturelle et séculaire de l'allemand fut la Morges de Conthey.

Que se passa-t-il dans notre pays au seuil des temps modernes ? Le Valais et la Savoie, qui s'étendait jusqu'aux portes de Sion, étaient deux voisins turbulents ; ils ne demandaient pas mieux que d'empiéter sur les droits l'un de l'autre. En 1475, le duc de Savoie crut le moment venu de frapper un coup décisif. Les armées se rencontrèrent sous les murs de la capitale. Les espérances du duc furent anéanties. Complètement défait, il dut s'enfuir et payer cher sa déconfiture. Les Haut-Valaisans lui enlevèrent tout le Bas-Valais actuel qu'ils traitèrent pendant des siècles en pays conquis. De cette bataille de la Planta, date la décadence de l'influence jusqu'alors très marquée des Princes de Savoie. Les patriotes haut-valaisans comprirent que du triomphe de l'élément germanique dépendrait la durée des fruits de la conquête. La germanisation à outrance entra dès lors dans le programme de la politique gouvernementale. (Zimmerli) La scène change. Le gouvernement monarchique du Prince-Evêque se transforme de plus en plus en un gouvernement démocratique. Pendant quatre siècles on ne voit

plus sur le siège de Sion d'évêques romands de langue ou d'origine. Les patriotes ont maintenant voix active dans l'élection des prélats. L'ancienne noblesse tombe ou s'exile. « Des officiers choisis parmi les Haut-Valaisans et nommés par l'Evêque remplacent la noblesse bas-valaisanne qui perd tout droit de souveraineté. » (H. Gay.) Notre canton s'allie étroitement avec les cantons primitifs ; Sion renvoie, d'après Ch. Ls de Bons, les artisans et même les domestiques romands ; on ne souffre plus que l'allemand dans les diètes. V. Rossel a pu écrire avec raison : « A Fribourg et dans le Valais, dès la fin du 15^e jusqu'au 19^e siècle, l'allemand règne comme *langue officielle*. »

« Comme on le pense bien, dit textuellement M. de Bons, le V. Chapitre ne resta pas en arrière : il eut soin de ne se recruter que parmi les ecclésiastiques des dizains supérieurs. Quelques étrangers figurent encore, de temps à autre, dans le nombre des Chanoines, mais ce sont des Italiens ou des Allemands nommés par le Pape en vertu du droit de réserve. Enfin Innocent VIII, déférant aux prières qui lui furent adressées, promulgue une bulle qui ferme à jamais aux non-Valaisans l'entrée du Chapitre de Sion. »

Ajoutons que les deux prélats qui se distinguèrent dans l'œuvre de la germanisation sont Walther Supersaxo, le conquérant du Bas-Valais, et Jodoc de Silinen,¹ qui par ses instances obtint de Rome la fameuse bulle. D'après Zimmerli, Boccard et Gay, elle excluait du Chapitre tout ressortissant romand.

Mais une langue ne disparaît pas si vite, disait tantôt le P. Furrer. En effet, alors qu'à Sion et à Loèche les classes supérieures parlaient déjà l'allemand, le bas peuple s'obstinait à ne s'exprimer qu'en roman ; aussi, longtemps après la conquête, les curés de ces deux villes étaient tenus constamment d'avoir des vicaires français.

¹ Zimmerli les appelle « rücksichtslose Förderer der Germanisirung. »

Nous avons au 16^e siècle les témoignages précieux de Stumpf, Simmler et Münster, qui tous trois parcoururent notre pays. Stumpf, en 1544, trouva à Sion, Sierre et Loèche *une langue bizarre, mélange de français et d'allemand*. Simmler dit que dans ces trois cités, les *notables* parlaient les deux langues, tandis que le peuple des environs (*vulgus extra hos vicos*) parlait un français barbare et difficile à comprendre. Sébastien Münster : « En Valais, la capitale s'appelle, de vieille date Sedunum, et Sitten, en français Siun ; on y parle l'allemand et le savoyard. »

Quelle est la situation au 17^e siècle ? Quant à Loèche, Fürer nous a appris qu'on y prêchait encore en français dans l'Eglise de St-Pierre. Je ne saurais dire jusqu'à quel point Sion et Sierre s'étaient germanisés. Je me contente d'attirer l'attention du lecteur sur deux faits : Vers 1600, le Valais menacé par l'hérésie conserva sa foi, grâce au zèle des missionnaires venus de la Savoie. Ces Religieux prêchèrent en *français* à Sierre et à Sion. La preuve qu'on les comprenait, c'est l'immense succès qu'ils y remportèrent. Ce n'est pas qu'il y eût pénurie de missionnaires allemands : il en vint de la Suisse centrale, mais pour les dizains supérieurs. Ce fait m'incline à croire que dans le centre le français n'était pas langue morte. En voici un autre non moins significatif. Pour contrebalancer l'influence des Capucins, les Sédunois partisans de la Réforme écrivirent à Genève une lettre *française* pour appeler un pasteur français. Cette lettre est du 9 mars 1603.¹ La compagnie des pasteurs de Genève y fit bon accueil. Elle envoya à Sion le pasteur Jacquemot. Qu'on veuille bien se rappeler qu'à cette époque les Réformés valaisans entretenaient des relations intimes avec Berne.

¹ H. Gay la cite en entier. On trouve dans son *Histoire du Valais* d'autres rapports inédits sur les rapports de Genève avec les Réformés valaisans.

La langue allemande reçut une nouvelle et puissante impulsion grâce aux Jésuites de la Province de Bavière (Souabe) à qui furent confiés les collèges de Brigue et de Sion (1660). Dans les années où la littérature française produisit ses immortels chefs-d'œuvre, on ne fut pas doux pour le français chez les Jésuites de Sion. Les *Leges Scholarum Sedunensium*, de 1679, promulguées par le bourgmestre et son Conseil, interdisaient le français aux élèves *sub pœna virgarum* (sic). Le Règlement scolaire de 1714 n'est pas moins sévère : « ...neque alia lingua praesertim intra ludum litterarium utantur, quam latina, inclusive a Grammatica, infra hanc vero germanica. » Mêmes prescriptions dans le Règlement de 1768. (Archives de la ville de Sion).

En 1814, affaiblie par la Révolution française, l'intransigeance haut-valaisanne dut relâcher un peu. On introduisit au gymnase des classes françaises parallèles aux classes allemandes. Cet état de choses dura jusqu'en 1847, où le collège devint français.

A côté du collège, il y avait au 18^e siècle, et peut-être plus tôt déjà une école primaire allemande à Sion. Ce ne fut que bien avant dans le 19^e siècle qu'on y ajouta deux écoles françaises : « Le conseil s'étant de plus en plus convaincu que cette école primaire était insuffisante aux besoins de la population du chef-lieu, et qu'aucun soin n'y était donné à *la langue française rivalisant ici avec l'allemand*. » (Rapport du conseil communal au Gouvernement, 1^{er} avril 1826) (apud Zimmerli, *op. cit.*, *passim*.)

Le résultat de tous ces faits et conjectures est qu'il n'y a que quatre siècles que l'allemand s'est propagé des dizains de Conches, Brigue, Viège et Rarogne, d'abord à Loèche, puis à Sion et à Sierre. Grâce à la préférence que le Gouvernement et le clergé lui accordèrent, cette langue, dans l'espace de trois siècles, conquit définitivement le district de Loèche, les deux-tiers environ de Sierre, Bramois et

Sion. Partout ailleurs le français se maintint comme langue de la très grande majorité de la population.

III

La Révolution française et les nombreux bouleversements politiques qu'elle amena portèrent un coup violent à l'allemand dans notre pays. De 1815 à 1840 il cherche à se resaisir et à conserver ses possessions ; il n'y parvient qu'avec peine malgré son hégémonie sur le Bas-Valais. La Constitution de 1840 fut pour lui un coup mortel. En 1843| Sion et Sierre ont déjà perdu leur caractère allemand. « Sion est aujourd'hui, dit Ch.-Ls de Bons en 1843, une ville toute française : il suffit, pour s'en convaincre, de pénétrer un instant dans ses lieux de réunion, de parcourir ses rues et ses promenades, de jeter un coup d'œil sur les journaux qu'elle lit et les livres qu'elle achète..... En présence de ces résultats on s'explique difficilement la sévérité avec laquelle les prédications françaises sont bannies de la Cathédrale. Sierre se trouve actuellement dans une position à peu près semblable à celle du chef-lieu. »

Actuellement, à part le district de Loèche qui a résisté à toute infiltration française, les anciennes conquêtes allemandes de Sierre, Bramois et Sion achèvent de se perdre.

Voici, d'après les indications de Zimmerli, deux tableaux qui montrent le mouvement des deux populations de ces trois localités, pour la seconde moitié du XIX^e siècle.

STATISTIQUE

indiquant le mouvement des deux populations

S I O N						
Année	Ménages	Ménages français	Ménages allemands	Habitants	Habitants français	Habitants allemands
1807 ¹	—	— —	— —	2246	561 —	1685 —
1860	791	451 (57. 0/0)	340 (43. 0/0)	—	— —	— —
1870	908	569 (61.1 ⁰ /0)	348 (38.9 ⁰ /0)	—	— —	— —
1880	—	— —	— —	4871	3024 (62.1 ⁰ /0)	1847 (37.9 ⁰ /0)
1888	1057	707 (66.9 ⁰ /0)	350 (33.1 ⁰ /0)	5424	3455 (63.7 ⁰ /0)	1969 (36.3 ⁰ /0)
B R A M O I S						
1807 ¹	—	— —	— —	—	— —	2/3
1860	102	35 —	67 —	—	— —	— —
1870	112	42 —	70 —	—	— —	— —
1880	—	— —	— —	624	283 —	341 —
1888	—	— —	— —	674	370 —	304 —
S I E R R E						
1807 ¹	—	— —	— —	—	— —	2/3
1860	249	64 (25.7 ⁰ /0)	185 (74.3 ⁰ /0)	—	— —	— —
1870	304	106 (34.9 ⁰ /0)	198 (65.1 ⁰ /0)	—	— —	— —
1880	—	— —	— —	4671	— —	919 (67. 0/0)
1888 ²	304	103 (33.9 ⁰ /0)	192 (63.2 ⁰ /0)	4335	452 (33.8 ⁰ /0)	838 (62.8 ⁰ /0)
<p>¹ D'après un manuscrit de Ch.-Emm. de Rivaz, Grand Baillif du Valais</p> <p>² Ajoutez 9 ménages italiens comptant 45 personnes.</p>						

STATISTIQUE SCOLAIRE

S I O N	Années	Elèves	Français	Allemands
	1889 1896-97	704 744	583 (82.8 %) 615 (86.5 %)	121 (17.2 %) 97 (13.5 %)
B R A M O I S	1886 1896-97	134 125	71 — — 97 ¹ — —	63 — — 28 — —
	S I E R R E	1886 1896-97	256 297	172 (67.1 %) 249 (83.8 %)
<p>¹ Sur ces 97 élèves, 30 appartiennent à des familles allemandes. — Sur les 249 élèves des écoles françaises de Sierre, 121 (48.6 %) sont issus de parents allemands.</p>				

(A

suivre.)

Z. D'ALEXIS.